

Françoise Lalande

Le Chevalier et le Janissaire

De Malte à Lépante



Françoise Lalande

Le Chevalier et le
Janissaire
De Malte à Lépante

© Françoise Lalande, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4861-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Héloïse, Armand, Camille, Eugénie et Ariane...

*Je suis la plaie et le couteau ;
Je suis le soufflet et la joue ;
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau*

Charles BEAUDELAIRE¹

Avant-propos

Au XVI^e siècle, la confrontation entre les ottomans et les occidentaux est brutale : peu s'en faut qu'absorbés par les querelles qui les déchirent, les états chrétiens ne disparaissent sous la pression d'un empire musulman conquérant, novateur et bien organisé. Un sursaut des chrétiens, pour une fois unis, va permettre d'arrêter une progression qui semblait jusque-là irréversible.

J'ai voulu raconter cette épopée par la bouche d'un chevalier dauphinois et d'un janissaire, que j'ai introduit parmi les personnages et les événements de cette époque en tentant de décrire ces derniers de la façon la plus exacte possible.

Mes héros ont les agissements de leur temps (ils tuent comme on va au marché), mais pour rendre fluide le récit, ils ne s'expriment pas comme les gens de leur époque. En effet, la caractéristique commune des hommes de la Renaissance était qu'ils croyaient profondément en Dieu (même si ce n'était pas toujours le même), qu'ils pensaient qu'à la fin des temps tous les comptes seraient soldés et que cette foi leur donnait une force, un sens du sacrifice, que nous avons perdus. J'aurais donc dû, pour ne pas être anachronique, les faire prier à chaque page, jeûner, jurer, blasphémer parfois, se repentir encore plus souvent et croire toujours et à jamais dans la Justice divine.

Vices et vertus existent dans chaque camp. L'Histoire n'est pas le récit manichéen que des manipulateurs façonnent dans leur intérêt. Si on la raconte comme un cours de morale, on se ment ou on affabule. Pourquoi ne pas s'inspirer du passé, non pour se repentir de culpabilités incertaines qui de toute manière ne s'appliqueraient pas à nous, mais pour comprendre qu'il faut savoir se défendre et faire acte de résistance ?

Livre I : La jeunesse du chevalier

*Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé...*²

À quinze ans, je souhaitais désespérément mourir pour ne plus avoir à supporter le malaise qui m'écrasait. Cette perspective me tentait chaque jour un peu plus. Mais l'on m'avait appris que le suicide apportait le malheur éternel et vouait à la damnation. Que faire ?

J'ai choisi une voie promise au danger. J'ai décidé que le combat naval, la course³ en Méditerranée, serait le moyen de parvenir à mes fins. Je mourrais les armes à la main en combat naval et Dieu me pardonnerait peut être. Autant mourir pour une grande cause, autant servir à quelque chose.

Rien ne se passe jamais comme prévu. En prenant des risques, en m'exposant, je me suis pris au jeu. La vie en mer a du goût, un goût inoubliable. Et la guerre n'a pas son pareil pour faire comprendre ce que c'est d'être vivant, et à quel point il est bon de vivre. La guerre vous révèle, vous enivre, vous transporte, vous exalte avant de vous terrasser. Si elle n'était pas si fascinante depuis des milliers d'années qu'elle dure ...

Alors ce jeu avec le danger, j'ai décidé de tout faire pour le gagner. J'ai appris à survivre. La méthode réclame énergie et savoir-faire. Je suis devenu un vrai soldat, un professionnel des coups perdus, celui qu'on envoie dans les tâches difficiles, les causes désespérées, et qui retourne les situations.

Je n'éprouve pas de haine envers les personnes que je combats. La haine est mauvaise conseillère et amène à sous-estimer l'adversaire. Je préfère apprendre de lui. Je sais qu'on peut défendre le courage, la vertu, l'honneur et la parole donnée des deux côtés de la bataille. Je sais qu'il y a des êtres méprisables et des personnes honorables de part et d'autre. Mais je sais aussi que j'appartiens à une terre, à une histoire, à une foi et que je ne peux pas les trahir. Respecter l'autre, reconnaître ses qualités, ce n'est ni se soumettre ni céder.

Je me nomme Thierry de Beauvoir. Je passe pour un héros aux yeux de mes compatriotes, mais je ne suis qu'un survivant. La guerre n'est pas un rêve de poète. Il faut se défendre sans se demander, ne serait-ce qu'une seconde, si celui qu'on tue est un brave type. Ce n'est pas du cynisme, c'est juste la lutte pour la vie. L'oublier, c'est disparaître.

Chapitre 1

Les premières années

J'ai étranglé de mes mains nues, à l'âge de seize ans, une misérable crapule.

C'était peu avant Pâques 1553. Il faisait beau ce matin-là. Pour la première fois de cette fin d'hiver, un rayon de soleil avait traversé l'épaisse vitre de la pièce dans laquelle je dormais nu sous une lourde couverture en peau de renard. Evitant de m'attarder dans la chambre glaciale, j'avais rapidement enfilé chausses et haut de chausses et passé sur une chemise en fil élimée le vieux pourpoint de chasse en cuir matelassé qui avait appartenu à mon père. Mes vêtements commençaient à devenir trop petits et mes avant-bras dépassaient presque à moitié des manches. Je dégringolai l'escalier en vis de la tour jusqu'à la grande cuisine du rez-de-chaussée. La pièce, toujours sombre le reste de la journée, était éclairée le matin par un soleil juvénile. Des braises dans la cheminée chauffaient une grande marmite noire suspendue à une chaîne, tandis qu'une bouilloire en cuivre posée sur des anneaux de fer et un petit trépied sifflait doucement. La chaleur de la pièce était agréable. J'embrassai Pierrette, qui avait été autrefois ma nourrice, attablée à peler des pommes et donnai une tape sur les grosses fesses de Jeanne la cuisinière, comme je n'ai jamais arrêté de le faire depuis que j'étais tout petit. Elle émit un grognement, par tradition.

J'avais toujours connu ces deux femmes parmi les domestiques de la maison. Jeanne, l'acariâtre cuisinière, savait comme personne cuisiner les gibiers de mon père, faire rôtir les volailles qu'elle farcissait délicieusement de viande hachée mélangée à des champignons et des oignons, préparer des bugnes, faire des gratins de courge et préparer des tourtes. C'est la raison pour laquelle ma mère s'obligeait à ignorer ses humeurs belliqueuses, qui ne se manifestaient jamais avec moi ni ma petite sœur, car elle adorait les enfants et acceptait leurs incartades.

Pierrette était, à l'opposé, la douceur incarnée. Je l'aimais beaucoup car elle supportait avec patience mes brusqueries et s'efforçait sans cesse de me préserver des idées noires que je retournais dans ma tête. Elle versa dans mon écuelle attitrée une grande louche de la soupe qui bouillonnait doucement dans la marmite et j'y trempai bien vite une énorme tranche de pain. La soupe sentait le chou et le lard, sa composition habituelle de l'hiver. J'avais très faim et j'en repris à plusieurs reprises.

Ce jour-là, je comptais profiter de l'absence du doux vieillard qui me servait de précepteur ; ce vieux moine avait été rappelé à son abbaye pour la Semaine

Sainte. Je voulais aller vérifier la présence de chamois et de bouquetins sur le plateau des Ecouges, dans cet immense domaine de roches et de forêts qui appartenait à notre famille. Mon père m'avait demandé de l'aider à organiser une chasse pour ses invités le dimanche suivant et je voulais lui faire honneur. J'étais allé chercher à l'écurie la solide jument baie que m'avait donnée mon père pour mon quinzième anniversaire et j'étais parti au petit trot en direction des hautes terres.

Malgré le soleil, l'air restait très froid, et la neige s'accrochait au bord des fourrés et des haies, aux coins des prés et sur les pentes exposées au nord. Elle resplendissait encore sur toutes les hauteurs de ce Vercors que je parcourais chaque fois que je le pouvais, à pied ou à cheval. De chaque rameau pendait une goutte de glace et sur le sol, le bord des feuilles mortes était frangé de givre.

Arrivé à un col, je confiai ma monture à un vieux métayer de mon père, qui habitait une ferme bien exposée en contre bas d'un petit tertre. Je poursuivis mon périple à pied, ma jument n'étant pas assez expérimentée pour grimper dans les étroites sentes du Vercors.

J'avais rapidement sur le sentier très raide du « Pas du curé », m'accrochant au besoin aux hêtres nains et aux arbustes de buis qui parviennent à pousser dans ce terrain extrêmement pentu coincé dans certaines pentes du Vercors entre deux bords de falaise. Je m'aidais parfois des vieux morceaux de fer forgé que les bergers et paysans du plateau fichent entre deux rochers dans les passages les plus abrupts. L'espèce de replat entre deux falaises qui forme une sorte de plateau suspendu constituait depuis toujours une réserve de bois ainsi qu'un lieu d'alpage, et une ou deux familles pauvres qui n'avaient pas d'autres terres y demeuraient l'hiver.

Après le point le plus délicat du parcours, à savoir le « pas » lui-même, le chemin creux du plateau s'enfonçait dans une forêt de vieux hêtres tordus sombre et humide, et je m'efforçai d'apercevoir des traces d'animal, les yeux rivés sur les cailloux et le sol gluant de feuilles mortes détrempées, à la faible lueur bleutée qui perçait à travers les arbres. Je finis par déboucher sur un replat, où la lumière m'éblouit. Un peu plus loin, je savais pouvoir trouver les ruines d'une ancienne chaumière et de quelques annexes qui servaient d'abri aux bergers.

En approchant de la maison ou de ce qu'il en restait, j'entendis de faibles cris, des sanglots d'enfant. J'avais déjà rencontré le pauvre hère qui vivait là avec sa grand-mère : un malheureux orphelin de douze ou treize ans, si malingre qu'on ne lui aurait pas donné plus de huit ans. Il officiait parfois à la messe plus

comme souffre-douleur du bedeau que comme véritable enfant de chœur. Malgré sa misère, il parvenait à plaisanter et à rire de lui et de ce fait, les autres enfants de chœur l'aimaient bien et lui apportaient du pain.

Lorsque je poussai la lugubre porte, j'eus d'abord du mal à apercevoir quelque chose, tant la lumière était réduite à l'intérieur, contrastant avec le soleil éclatant du dehors. Mais en voyant l'infâme abbé Julien rabaisser vivement sa soutane, alors que le malheureux enfant, coincé sur un banc, à genoux et déculotté, se tortillait de douleur devant lui, je compris aussitôt ce qu'il en était.

La mémoire de ce qui m'était arrivé petit et des années de désespoir qui avaient suivies me revint aussitôt. Je me jetai sur l'abbé Julien pour lui faire lâcher prise. Il commença tout aussitôt à hurler, à m'insulter en disant qu'il en réfèrerait à ma mère, ce qui me rendit fou furieux. Je me précipitai sur lui en saisissant son cou et serrai...

Dans les récits de ceux qui n'ont jamais tenté d'étrangler quelqu'un, l'affaire est vite faite. Dans la réalité, ce fut une autre histoire ! C'est d'ailleurs pour cela que je n'ai plus jamais choisi l'étranglement comme méthode d'exécution, car on ne mesure pas son insupportable durée. J'étais déjà pour mes camarades une sorte de géant, mais j'étais encore loin d'avoir la musculature et la taille que j'ai acquises par la suite. L'abbé Julien au contraire était maigre et arborait un teint maladif en toussant presque continûment. Mais en ces circonstances, il se débattit avec l'énergie du désespoir. J'avais réussi à le coincer contre la vieille table boiteuse et à appuyer son torse sur le plateau de celle-ci. Tout en haletant et en crachant, il essaya de me crever les yeux avec ses ongles longs et noirs, tout en m'exhalant dans le nez son haleine putride. Je tentais de trouver un meilleur appui et une meilleure prise, me permettant d'écarter mon visage du sien, lorsqu'il m'échappa. Il se mit alors à tourner autour de la pièce, pendant que je tournais de la même manière à sa poursuite, chacun séparé de l'autre par les planches de noyer de la vieille table. À un moment, profitant du fait que j'avais trébuché sur le malheureux enfant recroquevillé dans un coin de la pièce, agenouillé auprès d'un grabat, mon adversaire bondit par la porte de la mesure à une vitesse dont je ne l'aurais pas cru capable et détala vers les bois proches.

Heureusement, je suis un lièvre. Je le rattrapai à la lisière des arbres en plongeant sur lui de tout mon poids, après avoir saisi un pan de son vêtement. En l'écrasant, j'entendis craquer ses côtes. Il se cassa deux dents en tombant sur une pierre et se mit à saigner abondamment. Mais il continuait à m'invectiver en sifflant et à me traiter de monstre. Venant de lui, cette injure renforça ma colère et je le saisis à nouveau par le cou en espérant qu'il rende l'âme rapidement sous

la pression de mes doigts. Quelle erreur, les minutes passaient, sa tête s'empourprait, ses veines saillaient et ses yeux s'injectaient de sang, et il me bavait sur les mains un répugnant mélange de glaires et de sang, tout en essayant de griffer mon visage, mais il ne consentait pas à rendre l'âme, alors que je sentais mes forces diminuer.

Petit à petit, dans cette inconfortable position qui m'engourdissait les membres, et malgré la rage qui m'habitait, je pris conscience du grondement qui résonnait autour de moi. Je réalisai que je me situais juste à côté d'une des cascades d'un torrent qui en compte plusieurs, à l'endroit où le courant franchit l'à-pic de la falaise. La chute d'eau présentait à cette époque de l'année un débit proprement terrifiant, du fait de la fonte des neiges. Si j'arrivais à trainer ce monstre jusqu'à l'emplacement du haut de la cascade, je pourrais l'y précipiter. Heureusement, l'abbé Julien commençait à faiblir et, par un bras et un pied, je réussis à le tirer sur le sol humide, jusqu'au bord de la paroi.

Plus bas, les eaux bleutées du torrent se précipitaient en écumant dans une gorge extrêmement étroite, d'où montait un souffle glacial, qui givrait les parois. Je les voyais bouillonner dans le plus grand tumulte avant de s'engouffrer avec violence sous un énorme rocher. L'abbé Julien résistait encore du mieux qu'il pouvait en s'agrippant aux herbes et aux racines et en enfonçant ses doigts crochus dans la glaise, mais centimètre par centimètre, l'espace qui le séparait de l'abîme diminuait et sa vilaine tête de vautour commençait à pendre dans le vide.

Au moment où le corps bascula en arrière, je pus me repaître de la vue de son visage déformé par la terreur et j'entendis longtemps résonner le cri horrible qu'il poussa. Est-ce que je lui ai crié : « souviens-toi » ou est-ce que je l'ai pensé très fort ? Tout ce que je sais, c'est que j'étais complètement épuisé, et qu'il me fallut plus d'un quart d'heure pour arriver à reprendre mon souffle et vérifier qu'il ne restait plus rien de lui. Son corps avait disparu sous le rocher coincé au-dessus du siphon bouillonnant, et je n'aperçus aucun débris, ni aucune coloration suspecte en aval.

**

Reprenant progressivement ma respiration, je retournai alors vers la pauvre maison que j'avais laissée, pour retrouver le jeune garçon. Il était complètement prostré auprès d'un lit dans lequel gisait le corps de sa grand-mère.

Il s'appelait Etienne. Peu à peu, en hoquetant, il me raconta par bribes l'essentiel de ses malheurs. Il était orphelin et sa grand-mère était la seule personne qui se fût occupée de lui après la mort de ses parents, quatre ans